

*Rhin et Danube, journal des Anciens de la 1<sup>re</sup> Armée française, mars 1974, n° 257, p. 1.*

**Pierre Galante : «Ceux de la 1<sup>ère</sup> armée - André Malraux et la Brigade Alsace-Lorraine»**

Malraux a toujours été familier de l'heure où s'écrit l'Histoire, l'heure entre chien et loup, où se décident les batailles, où meurent les grands hommes. Comme un croisé des temps modernes, il a porté toutes les tenues, tous les uniformes de l'homme d'action.

Mais en 1940, *on cherchait des trèfles à quatre feuilles*, dit-il. *La «drôle de guerre», comme on l'appelait, s'était installée en France.*

Tant et si bien qu'au mois de mai les troupes de Hitler déferlaient sur notre sol. Prenant la ligne Maginot à revers, elles occupaient Paris le 14 juin. Le 16, le président Albert Lebrun demandait au maréchal Pétain de former un gouvernement. Le 18, les combats prenaient fin. Le même jour, vers six heures du soir, une voix inconnue, celle du général de Gaulle lançait de Londres un appel à la résistance.

Hitler dictait ses conditions dans la forêt de Compiègne, dans le wagon même où le maréchal Foch avait, en 1918, reçu la délégation allemande.

Malraux, fait prisonnier, s'évade quelques mois plus tard et réussit à gagner la zone non occupée. Arrivant sur la Côte d'Azur, il s'installe dans une villa que lui prête son ami le peintre Simon Bussy.

Au début de 1941, la résistance n'est pas encore organisée en maquis. *On complote, on ne se bat pas*, dit Malraux. Son tempérament aventureux l'entraîne vers la région de Toulouse où, avec Emmanuel d'Astier et Edouard Corniglion-Molinier, ils font sauter un train de munitions allemand.

Mais le 11 novembre 1942, la Wehrmacht envahit la France entière. L'occupation allemande devient lourde et brutale. La Gestapo s'établit partout. En février 1943, on réquisitionne les ouvriers pour le travail obligatoire en Allemagne. Afin d'y échapper,

des jeunes gens, de plus en plus nombreux, prennent le maquis. Des réseaux résistants s'organisent encouragés par les Alliés. De Londres, par radio, la France Libre donne des consignes.

La répression, tant par les mercenaires de Vichy que par les nazis, se fait sanglante. On torture, on exécute des otages, on déporte vers les camps de la mort.

La guerre appelle une nouvelle fois Malraux à l'action. Il quitte la vie de comploteur pour celle de soldat clandestin, et, en 1943, devient un combattant du maquis.

Avec un chef de l'armée secrète (l'A.S.) le lieutenant-colonel Jacquot, Malraux va organiser le maquis de Corrèze, de Dordogne et du Lot.

La résistance s'amplifie. De plus en plus elle menace les lignes de communication allemandes. Malraux prend alors le commandement des maquisards de Dordogne, dont la minorité agissante se compose d'Alsaciens et de Lorrains réfugiés ou chassés de leur pays par les Allemands.

Il s'installera au château de la Poujade, demeure ancestrale des marquis de Commarque dont il est l'hôte. Le château deviendra sa tour de contrôle. Les combattants de l'ombre se recensent : ils sont seize mille environ dispersés dans cinq départements (Corrèze, Cantal, Lot, Lot-et-Garonne et Dordogne).

Cette armée du hasard patriotique peut-elle livrer un combat contre l'ennemi ? Et, tout d'abord, est-ce une armée, ce rassemblement cosmopolite où l'on retrouve, entre Lot et Lot-et-Garonne notamment, une forte proportion de républicains espagnols exilés ?

Diverses obédiences politiques les divisent et leur procurent leur blason à cette heure délicate où les maquis vont devenir officiels, où les partisans vont entrer dans l'histoire de la seconde guerre mondiale.

On l'a fait savoir au Général de Gaulle, à Londres, au printemps : dans le Lot périgourdin, dans la Dordogne lotoise, c'est la terreur rouge. Il faut mettre de l'ordre, dans ce désordre qui dégage une âcre odeur de guerre civile. Il faut unifier cette Fronde

antinazie. Il faut aussi que les francs-tireurs et partisans admettent de s'incorporer dans les Forces françaises de l'intérieur.

Ce rôle d'unificateur, André Malraux romancier révolutionnaire par excellence, va tenter de le jouer. Quelques jours avant de s'engager dans cette entreprise, il s'est rendu à Montluçon dans l'Allier, et y a rencontré un émissaire venu de Londres.

Pour Malraux, «la pensée tue l'action». En ce printemps finissant de 1944, il lui faut précisément, pour réussir, qu'une pensée vigilante soutienne son action. Ceux qu'il doit soumettre sont le plus souvent, des adversaires politiques, même si l'idéal poursuivi apaise des querelles qui furent naguère plus vives.

Ce n'est plus le temps des polémiques entre intellectuels de gauche. Mais les staliniens orthodoxes n'ont rien pardonné à Malraux : ni les réserves qu'il formula pendant la guerre d'Espagne contre l'état-major soviétique, ni sa prise de position sans équivoque au moment de la signature du pacte germano-soviétique en août 1939.

Pour mener à bien la tâche qui lui a été confiée, Malraux – « Berger » – pour l'identité clandestine (Berger, en souvenir de Berger de Reichbach, vieille famille alsacienne d'avant 1870, optant pour la France envers et malgré tout) – n'a que peu de temps devant lui. Il faut agir vite, avec autorité et psychologie, en ménageant les susceptibilités, en s'accommodant des uns et des autres. Il possédait un atout maître : *C'était moi, dit-il, qui disposait des armes parachutées*, atout qui sera précieux pour convaincre les plus réfractaires.

Malraux arrive donc. Les exploits trop téméraires, trop coûteux en vies humaines l'exaspèrent. Pour lui, toute mort d'homme est une tragédie. *Je fais la guerre sans l'aimer*, a-t-il écrit. Sans doute est-ce pour cela qu'il la fait bien ?

Assisté de son adjoint, le lieutenant-colonel Pierre Jacquot, il va rassembler au château de La Pujade les chefs de maquis de tous les bords, afin de concrétiser sa formule de combat : unité dans l'action, pas d'exclusive.

— *On ne demande pas à un type qui va dynamiter un viaduc s'il possède un casier judiciaire vierge.*

Tous les responsables se rendent à son appel et, le 17 juillet 1944, Malraux parle au rendez-vous d'Urval, dans le château de La Poujade, le langage ferme et clair du «patron».

Il leur dit :

— *Vous êtes ici des chefs. Je vous confirmerai dans votre commandement si vous prenez l'engagement d'attaquer et de vous battre lorsque je vous en donnerai l'ordre. A ce moment-là seulement. C'est bien entendu. Et je ferai exécuter ceux qui n'obéiraient pas. Voilà, Messieurs, vous savez ce que nous attendons de vous. La séance est levée.*

Pendant tout le temps de cette réunion, le lieutenant-colonel Jacquot avait gardé sa mitraillette, à ses côtés. Désormais, le moindre des messages sera entendu, écouté, obéi.